
La manière REDNER

1.

« Was die Menschen verwirrt, sind nicht die Tatsachen, sondern die Meinungen über die Tatsachen. » [Ce qui trouble les hommes, ce ne sont pas les choses, ce sont les jugements qu'ils portent sur les choses.]

Epictète

Willy Brandt n'est pas nerveux. Aucune hésitation, aucune incertitude sur ses lèvres.

Dans son discours au Bundestag allemand, le 10 mai 1972, il n'est question de rien de moins que la ratification des traités de l'Est et l'enjeu est de taille pour l'avenir personnel du chancelier de la République fédérale d'Allemagne.

L'opposition ne fait pas de cadeau à W. Brandt. Le chef de l'opposition, Rainer Barzel, l'ancien chancelier Kurt Georg Kiesinger et Walter Becher, porte-parole de l'équipe d'Allemagne du Sud, fulminent et tentent de perturber ce qui sera une condition préalable à la future réunification de l'Allemagne. Un brouhaha de voix exceptionnel. Une improvisation collective avec un soliste : Willy Brandt contre le reste du monde.

Ce soliste danse en virtuose : « ...cela, nous l'avons partout défendu avec franchise, tout comme nous avons refusé à Moscou et Varsovie, contrairement à ce que des critiques irréfléchies voulaient nous pousser à faire, d'aider à légitimer rétrospectivement la séparation de l'Allemagne ou l'expulsion des Allemands des territoires de l'Est. »

Cette voix s'est ancrée dans les mémoires d'au moins deux générations.

Lentement et avec persévérance, des fossés sont comblés et sur les « ruines d'une histoire sanglante », un nouvel espoir apparaît pour une jeune république, qui verra bientôt le porteur d'espoir démissionner et les activités terroristes s'intensifier.

« Par delà les fossés et les tombes », Willy Brandt lance un appel aussi vrai que son agenouillement à Varsovie auquel DIE REDNER associent une ambiance liée au sentiment que cette image est plus marquante que toutes les paroles du monde.

Le trait du discours ne renie pas les marques de l'exil norvégien. Willy chante son chant avec persévérance et nous oblige à garder ouvert le « livre de l'Histoire ».

Authentique que dans le *Brandt-Sound* : le R roulé dans *Bundesrepublik*.

Le tout ne sonne pas léger, est souvent oppressant, « *mais il faut enfin commencer* ».

Nous dédions une pause soul à notre *chanteur* : WILLY THE PREACHER.

Ce petit air de musique est porté par l'aura d'un homme qui veut nous convaincre et qui peut nous convaincre. Pas d'église en bois comme dans le Sud des Etats-Unis, pas de chaleur sur la route... mais peut-être un bourbon dans un verre.

Sinon, simplement Bonn en 1972.

Le Bundestag allemand avec les boutons décoratifs du pupitre d'orateur et les toux sèches et étouffées des députés dans l'hémicycle gris et son charme ambivalent, auquel le président du Bundestag Kai-Uwe von Hassel oppose toujours un pathos très sobre : « *Monsieur le Chancelier, permettez-vous une question de Monsieur le Député Dr. Strauss... ?* ».

Thème et variation. Intro et Coda.

Partout, nous détectons de la musique et nous réjouissons d'un *treading*, d'une *battle* préprogrammés, dans la constellation de l'époque, et qui assurent excitation et autres émotions.

Lorsque les débats du Bundestag appartenaient encore au rituel sacré du paysage télévisuel de la République fédérale et influençaient les discussions publiques à long terme, Franz-Josef Strauss, Helmut Schmidt, Herbert Wehner et Willy Brandt (en noir et blanc afin de ne pas empêcher le débat proprement dit !) étaient les grands acteurs de la jeune république.

La demie nation allemande fut témoin de l'exposition passionnée de concepts opposés dans leur contenu, et de leur communication grâce auxquelles il fut possible de gagner des voix, de choquer et de réunir des voix contre le camp adverse.

L'autre moitié de l'Allemagne prit conscience de loin des fonctionnaires politiques actifs dans le sens d'une unité solidaire et disposait à peine de possibilités pour influencer sur le processus politique.

Opposition non souhaitée.

Les voix bien connues des personnalités charismatiques de l'époque résonnent depuis notre enfance dans nos mémoires et lors du développement d'un nouveau spectacle REDNER, nous nous laissons envoûter avec plaisir par l'intégrité du *baryton-basse* Willy Brandt et de la colorature exubérante de Charles De Gaulles (sur plusieurs octaves, jusque dans les basses).

DIE REDNER ont besoin de charisme.

Seul celui qui est ému peut émouvoir les autres, et ce que Willy Brandt a accompli au Bundestag, il doit le reproduire aujourd'hui. Par exemple, sa posture sûre et brave joue en faveur de l'idée selon laquelle le monde doit devenir plus pacifique et qu'ici et maintenant, dans ce cas dans l'hémicycle du Bundestag allemand, malgré toutes les oppositions et tous les obstacles, se présente au vote la seule solution possible dont l'approbation ne peut être refusée, sans que nous devenions fautifs.

C'est donc une histoire de vie ou de mort.

2.

« *We are all mortal* »

Mettons de côté les transcriptions pour nous laisser séduire par l'élégant ténor JFK. Une belle séduction...

Que ce serait-il passé si JFK, dans son discours significatif à l'American University, pour le complexe de thèmes décisif *Practical Peace*, avait coloré ses paroles d'une émotion trop nette et que par là, le contenu et l'effet ne s'étaient pas accordés ?

Naturellement, cela ne lui est pas arrivé...

Dans cet extrait, JFK réunit brillamment la forme et l'expression, et se différencie ainsi clairement d'un type d'orateur accompagnant les contenus de cris et de larmes afin de provoquer les réactions souhaitées et s'attirer l'amour réciproque désiré, en estompant ainsi les faits et en rétrécissant les réalités.

JFK est bien conscient de l'efficacité de sa rhétorique. Et ce n'est pas tout : en ce 10 juin 1963, il est à nouveau particulièrement beau...

Il poursuit ainsi son discours, presque impassible mais bien décidé, durant presque une heure, sur un rythme présentant certes peu de variétés musicales et ne se laissant que rarement transposer dans d'autres tonalités, mais correspondant de façon cohérente et nonchalante à un style de musique qui écrit une page durable de l'histoire du jazz : le *Cool Jazz*.

Linéaire — transparent — souple — calme.

C'est là que la manière REDNER entre en jeu. Aucune voix n'est considérée comme un simple véhicule, mais au contraire, la voix constitue le noyau central à partir duquel nous partons et avec lequel nous restons.

Lorsque John F. Kennedy constate à l'American University : « *We are all mortal* », ce coup de théâtre inattendu dans un discours pragmatique sur la guerre froide résonne tel un coup de tonnerre et élève le mythe JFK à des hauteurs inaccessibles.

Les balles de Dallas qui eurent raison du jeune président cinq mois à peine après ce discours, donnent une réponse de façon drastique et font passer cet extrait du discours de JFK pour une triste prophétie digne d'une tragédie grecque.

Ou bien d'un feuilleton télé ?

« *Et si nous ne réglons pas nos différents, nous pouvons au moins participer à rendre le monde plus sûr dans sa diversité. Car, en fin de compte, notre point commun élémentaire est que nous vivons tous sur cette petite planète. Nous respirons tous le même air. Nous voulons tous que nos enfants puissent survivre à l'avenir. Et nous sommes tous mortels.* »

Bien que ce passage apparaisse déjà dans le premier tiers de son discours, nous l'avons volontairement placé à la fin du JFK-SHOW. C'est le bouquet final qui ne doit être suivi par aucune musique et par aucune image.

Une photo est-elle plus forte que toutes les paroles du monde ? Avons-nous manipulé quelque chose ? Pour servir la vérité, oui.

En fin de compte, il s'agit de surmonter nos contraintes et nos peurs propres et d'activer notre courage mis à mal, aujourd'hui comme par le passé. Un destin personnel se transforme en vision globale et un Homme pris au piège de ses obligations a le courage de surmonter ces peurs.

La composition interne d'un discours selon la manière REDNER dépend toujours de l'écoute, du cantabile de l'expression chantante de l'orateur, de son rythme de parole et de son timing.

Et cependant, contenu et expression doivent émouvoir de la même façon.

Que se passe-t-il lorsque l'effet est raté et que les convictions ne sont pas transportées ? Ou au contraire, lorsque le charisme prend les commandes et que les contenus s'effacent ?

L'ancien chancelier *Helmut Schmidt* décrit dans une interview avec le journal *DIE ZEIT*, au journaliste *Giovanni di Lorenzo*, la possible et courante divergence entre l'aura rhétorique et le contenu :

GL Y a-t-il aujourd'hui moins de personnalités politiques ayant un lien avec les citoyens et parlant leur langue ?

HS Je ne crois pas qu'ils soient aujourd'hui moins nombreux. Gerhard Schröder par exemple était très bon à ce jeu, de même que Joschka Fischer.

GL Guido Westerwelle est pourtant un bon orateur également.

HS Il n'atteint cependant pas le peuple.

GL Oskar Lafontaine ?

HS Oui, il atteint le peuple, malheureusement, bien que ce qu'il dit ne soit que d'un opportunisme irréfléchi. Mais il y aura toujours de telles personnalités politiques. Il y a également eu des personnalités politiques ayant du succès alors qu'en réalité, ils n'atteignaient pas le peuple. K. Adenauer par exemple, n'était pas un orateur captivant, mais néanmoins un homme politique influent.

DIE ZEIT, 20.04.2011

John F. Kennedy, Willy Brandt, Charles de Gaulle et Helmut Schmidt sont des orateurs fascinants, et c'est entre les lignes qu'ils nous disent le plus important.

3.

« *Mit Worten lässt sich trefflich streiten,
mit Worten ein System bereiten* »

[*On peut avec des mots discuter convenablement,
avec des mots bâtir un système*]

FAUST I. *Johann Wolfgang von Goethe*

Le fait que tous les critères cités s'appliquent également aux tyrans rend la question de l'utilisation de la rhétorique et de son ambigüité encore plus intéressante pour nous autres artistes.

« *Der Geist der stets verneint* » (l'esprit qui toujours nie) est donc également utilisé par Méphistophélès dans des discours dont les fins sont meilleures que les moyens utilisés pour y arriver. (JFK et le Vietnam, Brandt et l'arrêté radical, Schmidt et la double décision de l'OTAN).

Les séductions de la pire sorte, maléfiques, démagogiques, n'avaient encore jamais eu leur place dans la tête des REDNER. Comment vivre un an avec un discours de Goebbels ?

Méphisto dévoile en secret sa véritable identité lorsqu'il reconnaît son échec, notamment être « *une partie de cette force qui veut toujours le mal et produit pourtant le bien* ».

Ce sont les *gentils* que DIE REDNER ont choisi.

Mobiliser son courage pour jeter un œil dans le miroir déformant des *gentils et méchants*, pour nous représenter dans les abysses, tel est toujours notre plan pour l'avenir.

4.

Dieu aide chancelier

Situation totalement différente. Helmut Schmidt, chancelier durant cet automne allemand de 1977 : Mogadiscio, Landshut, le meurtre de Schleyer et la responsabilité personnelle d'un homme embourbé, comme toute la population, dans une situation semblant ne présenter aucune issue.

En relation avec les expériences vécues par une médecin de la Bundeswehr sur le front en Afghanistan, c'est là une entrée en matière tout d'abord déconcertante. Qu'est-ce qui a pu nous conduire à mettre en relation le discours sur l'Etat d'urgence et les expériences de guerre de Heike Groos ?

La recherche de la responsabilité : RESPONSE.UN.ABILITY. Nous étions en guerre. Etions-NOUS en guerre... ?

Heike Groos et Helmut Schmidt nous donnent des aperçus de la profondeur des implications personnelles et des implications de la société. Le lien commun s'appelle responsabilité.

La rhétorique volontairement banalisée de Heike Groos contraste violemment avec celle de l'homme d'Etat. Par exemple, lors de l'arrivée sur les lieux des faits : « *ici une main, là un pied...* » c'est ainsi que les cadavres sont étendus devant ses yeux. Allemands et Talibans sont défigurés de façon indifférenciable.

Heike Groos demanda quelle était notre responsabilité au moment où les premiers soldats revenus du front se présentaient aux caisses de supermarchés allemands et que nous ne savions rien, ne savions pas ce qu'était un PTSD (Post-traumatic Stress Disorder) et que nous ne voulions pas le savoir...

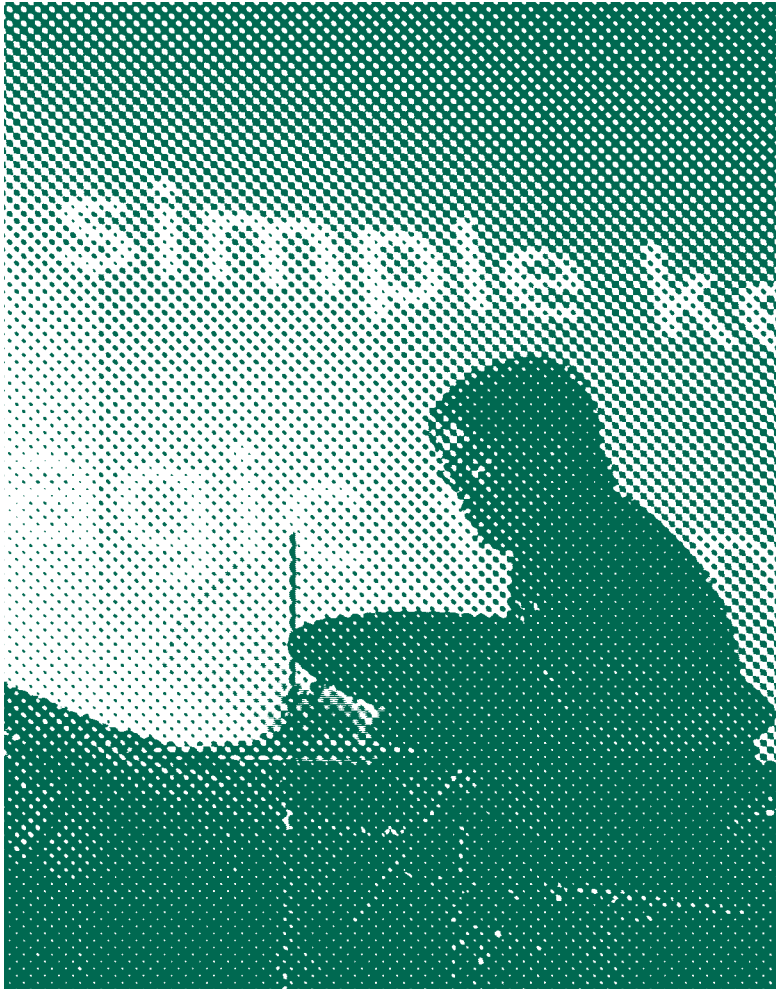
Flash-back :

Un homme est debout derrière le pupitre d'orateur, marqué par la guerre et prêt à mettre sa vie en jeu, cette fois-ci sur sa propre décision. En effet, H. Schmidt refusait de négocier avec des terroristes, au cas où il serait pris en otage, et était prêt à assumer les mêmes conséquences qui conduisirent le représentant du patronat à sa mort.

Aucune concession à la RAF donc, selon le crédo de Schmidt concernant l'Etat, qui ne devait pas se laisser entraîner dans un chantage.

La question morale est collective pour Schmidt, car l'Etat s'engage à assurer complètement son devoir de protection, légitimé par le Grundgesetz (la constitution) de la République fédérale, interprété par l'Homme d'Etat au pouvoir exécutif le plus important.

Le sentiment de culpabilité de Schmidt envers Schleyer et sa famille, ainsi que le choc de l'horreur si proche, auraient pu s'opposer à la rhétorique choisie pour un discours national, ainsi qu'à son sens du devoir.



La génération plus âgée restait sans voix, la jeune génération était en colère « *et tous portent la responsabilité* ».

Lorsque Helmut Schmidt, à la fin de son discours sur l'Etat d'urgence du 20 octobre 1977, termina sur les mots « *que Dieu nous vienne en aide* », le chancelier luttant pour la raison avait apparemment rejeté sa propre maxime et confié la dernière possibilité d'action à une force supérieure inconnue. Ce retournement de situation inattendu, juste après les paroles clairement formulées, semble radical et presque choquant.

Les articles 1 et 2 du Grundgesetz, le « *devoir général de protection* » de

l'Etat et les domaines de responsabilité des organes de l'Etat étaient jusqu'à cet instant les principes les plus importants. La confession religieuse n'avait encore jamais été la tasse de thé du chancelier.

Cette pause intérieure devant l'ineffable ne laisse au sobre hanséate aucune autre possibilité. Il s'arrête donc là.

L'homme politique pragmatique face à la voie sans issue de l'implication.

5.

Mais qu'est-ce donc que la manière REDNER ?

Le processus d'écoute et d'écoute mutuelle est tout à fait particulier pour les musiciens. Celui de la composition et de l'improvisation est un processus esthétique.

L'autre processus décisif, à savoir composer des mondes imagés et créer

une rhétorique visuelle, suit ses propres critères, mais est cependant étonnamment proche du processus de composition musicale.

Cela ne veut pas dire que nous suivons un code secret et que nous nous laissons uniquement guider par l'intuition, mais l'intuition joue aussi un rôle. Et ce processus est alors un élément important de l'art des REDNER. Dans la prise de décision, nous savons très tôt si la sonorité de la langue, la capacité d'improvisation et le charisme nous touchent, si le moment passé revécu nous émeut et si nous sommes dans la possibilité de reconnaître et de réaliser une connexion temporelle.

La volonté d'innover et de prendre des risques, une façon d'agir équilibrée et responsable sont les conséquences de discours politiques et philosophiques significatifs, et la condition au changement et au progrès se trouve d'abord dans les pensées, puis dans la parole.

Dans la confrontation à la rhétorique politico-philosophique et sa conséquence réelle pour nous tous, nous autres, les REDNER, essayons de filtrer des processus sociaux au travers de l'art et d'assumer les responsabilités qui nous incombent aussi en tant qu'artiste.